

## CONTES ET LÉGENDES DE LA HAUTE BRETAGNE (1)

## CXVI

## LE PETIT OISEAU



Il y avait une fois un laboureur qui bêchait son champ, et souvent un petit oiseau venait se poser sur sa bêche sans paraître le moins du monde effarouché. Il mit cage dans un coin de son champ, et le petit oiseau y entra.

Quand le laboureur fut de retour à la maison, il prit l'oiseau sur sa main, et en le caressant, il vit ces mots écrits sur son aile : « Celui qui mangera mon cœur aura tous les matins cent écus sous son oreiller. » Mais bien que le laboureur ne fût pas riche, il ne voulut pas mettre à mort la jolie petite bête qui était venue d'elle-même dans la cage.

Un jour, le fils du roi entra à la ferme pour allumer sa pipe et pour boire un coup de cidre parce qu'il faisait très chaud ; il lut ce qui était écrit sur l'aile de l'oiseau, et il déclara qu'il épouserait la fille de la maison, à la condition que le jour de la noce on lui servirait le petit oiseau à son dîner ; le laboureur y consentit parce que sa fille avait bonne envie de devenir princesse.

Le jour de la noce, le fils du roi ordonna à la cuisinière d'ôter la plume de l'oiseau et de le mettre à cuire à part dans une petite marmite. Mais pendant la messe de mariage, deux petits chercheurs de pain entrèrent à la ferme pour se chauffer, et pendant qu'ils étaient devant le feu, il sortit un petit morceau de viande de la marmite qui bouillait ; c'était le cœur du petit oiseau, et l'un des petits mendiants le mangea. Peu après la cuisinière revint, et leur dit de s'en aller parce que le fils du roi allait arriver avec tout le beau monde de la noce.

Après avoir quitté la ferme, les deux petits chercheurs de pain continuèrent à marcher et le soir ils arrivèrent à une maison bour-

(1) Les deux premiers de ces contes ne sont pas inédits, mais ils ont été publiés dans une revue depuis longtemps disparue et qui n'est guère connue en dehors de la Bretagne.

geoise où ils demandèrent l'hospitalité. On les mit à coucher dans une petite chambre, et le lendemain matin, pendant qu'ils déjeunèrent avant de se mettre en route, la domestique qui était allée dans la chambre, trouva cent écus sous leur oreiller ; le monsieur de la maison, surpris de cette découverte, les engagea encore à coucher la nuit suivante, et au matin, la domestique vit cent autres écus sous l'oreiller. Alors, le monsieur fit en sorte de garder les deux petits chercheurs de pain, et ils restèrent chez lui pendant deux mois. Au bout de ce temps, ils s'ennuyèrent, et résolurent de recommencer à voyager. Alors le monsieur qui leur avait donné l'hospitalité, découvrit à l'aîné des garçons qu'il possédait un don, et il leur remit de l'argent pour voyager.

L'aîné des enfants alla chez sa marraine qui était fée, et lui dit le don qu'il avait, et sa marraine lui donna une baguette.

Il alla dans une ville, et avec l'argent qu'il trouvait tous les matins sous son oreiller, il acheta les petites maisons qui entouraient le palais du roi, puis à l'aide de sa baguette, il les fit devenir trois fois plus hautes que le palais, si bien que le roi ne voyait plus rien. Il donna sa fille en mariage au petit garçon afin d'avoir les hautes maisons toutes à lui.

Mais la princesse n'aimait point son mari, et elle était jalouse du don qu'il possédait. Elle alla aussi trouver sa marraine la fée et lui demanda le moyen de s'emparer du charme de son mari. La fée donna à sa filleule une poudre. Elle la mit dans la soupe de son mari qui fut malade et vomit le cœur du petit oiseau. Sa femme le mangea, et le lendemain matin elle mit son mari à la porte.

Le petit chercheur de pain, après avoir quitté le palais de sa femme, alla dans une forêt au milieu de laquelle il vit un château abandonné où il entra, puis il se promena dans un petit jardin où il y avait des pêchers chargés de fruits. Comme il avait faim, il mangea une pêche, et il lui poussa deux cornes sur le front ; il alla à un autre arbre, et quand il eut mangé une seconde pêche, les deux cornes tombèrent. Il mangea ensuite de la salade et fut transformé en âne ; puis, ayant brouté une autre espèce de salade, il reprit la forme humaine :

— C'est bien, se dit-il, avec tout cela je puis faire quelque chose.

Il acheta un âne, et chargea une charrette de pêches, puis il vint se promener sous les fenêtres de sa femme. Celle-ci envoya un de ses cuisinières en acheter une douzaine, et il en donna douze, et même le treizain. Quand la cuisinière revint, elle se dit :

— Par ma foi, voilà de belles et appétissantes pêches, je vais en manger une, et ma maîtresse n'en saura rien.

Mais dès qu'elle eut mordu la pêche, il lui poussa des cornes, et elle eut tant de honte qu'elle alla se cacher sous l'escalier.

Une autre domestique, la voyant cachée, lui dit :

— Qu'as-tu donc ?

— C'est que j'ai mangé une pêche.

— C'est grand'chose que cela, dit la domestique, qui prit les pêches et en mangea une à son tour et elle alla aussi se cacher.

La fille du roi trouva le panier de pêches, et le servit sur la table ; elle en mangea ainsi que le roi, et tous deux eurent le front chargé de cornes et ils n'osaient plus sortir.

Deux ou trois jours après, le jeune homme revint sous les fenêtres du palais ; il était habillé en charlatan et criait :

— Voici le marchand de pêches, voici celui qui encorne et qui décorne !

Le roi envoya un de ses domestiques prier le charlatan de venir au château. Il ne se le fit pas dire deux fois et quand il fut arrivé :

— Quelle est la personne, demanda-t-il, qui la première a eu des cornes ?

On lui désigna la servante qui, la première, avait goûté les pêches. Il dit qu'il fallait la laisser seule avec lui dans une petite chambre ; il lui fit manger deux pêches, et aussitôt ses cornes tombèrent, mais il lui recommanda de ne dire à personne comment elle avait été guérie, lui assurant que si elle avait le malheur d'en parler, les cornes lui repousseraient aussitôt. Il enleva pareillement les cornes à la seconde servante ; puis ce fut au tour de la dame.

— Madame, lui dit-il, je ne puis vous guérir si vous ne me confessez tous les péchés que vous avez faits.

La femme commença par avouer des peccadilles, mais se garda bien de parler de la manière dont elle s'était emparée du cœur enchanté.

— Avez-vous tout dit ?

— Oui, monsieur, répondit-elle.

Il fit alors plusieurs simagrées, mais les cornes ne tombaient point.

— Madame, lui dit le prétendu charlatan en la prenant par les cornes, vous n'avez pas avoué tous vos péchés.

— Si, monsieur.

— Cherchez bien et voyez si vous n'avez fait tort à personne.

— Ah ! si, j'avais un mari que je n'aimais guère, et qui avait un don, celui d'avoir tous les matins cent écus sous son oreiller, je suis allée chez ma marraine la fée pour la prier de me fournir le moyen d'avoir ce don à moi toute seule, et elle m'a donné une poudre que j'ai fait prendre à mon mari, et je me suis emparée du cœur du petit oiseau.

La femme alla chercher un peu de la poudre que lui avait donnée sa marraine, et elle ne tarda pas à vomir le cœur du petit oiseau. Le charlatan l'avala aussitôt, puis il donna des pêches à manger à sa femme dont les cornes tombèrent. Avant de débarrasser le roi des cornes qui lui chargeaient le front, il exigea aussi qu'il avouât toutes ses fautes.

Pour célébrer leur délivrance, ils firent un grand repas, et le charlatan, qui y fut invité, dit à ses hôtes :

— Je vais vous faire manger de la salade comme on a rarement l'occasion d'en manger.

Le roi et la princesse mangèrent de la salade, et aussitôt ils furent changés en ânes. Le charlatan les mit à grands coups de bâton à s'en aller par les rues, et il resta seul possesseur du château du roi et de ses richesses.

(Conté par Marie-Louise Le Bossé, d'Ercé, en 1879).

Ce conte a paru dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, t. I (1890).

PAUL SÉBILLOT

## CXVII

### LA GACHE DES FÉES

Il y a une centaine d'années un souterrain, qui partait de la pointe Corbière (1) et qui allait jusqu'à la maison Beaumont du milieu de l'Isle, était habité par les Fêtes (2). On l'appelait la Houle de la Corbière ou le Nitou Corbin (3). Des jeunes filles et des gars de l'Isle qui se réunissaient à la veillée dans cette maison oyaient un ber (4) qui berçait et des rouets qui tournaient. Comme

(1) La pointe Corbière est dans la baie de la Fresnaye (Côtes-du-Nord) du côté opposé au fort La Latte, ancien château de la Roche-Goyon.

(2) Fêtes est souvent employé pour fées, au masculin et au féminin : un fêtée une fête. On donne quelquefois aux frères et aux maris des fées le nom de faitaud ou faito.

(3) Nid aux corbins (corbeaux).

(4) Entendaient un berceau.